

HERVÉ LAVERGNE

NUMÉRO
SPÉCIAL

ROMAN



LA TABLE RONDE

NUMÉRO SPÉCIAL

HERVÉ LAVERGNE

NUMÉRO SPÉCIAL



LA TABLE RONDE

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2011.
ISBN 978-2-7103-6785-7.

www.editionslatableronde.fr

À Guillaume.

À Tristan.

*Je ris avec le vieux machiniste Destin.
Tout est décor. Au fond la réalité manque.
Tout est fardé comme un vieux saltimbanque.*

VICTOR HUGO, *La Légende des siècles.*

I

EMPREINTES

I

J'avais trouvé.

Ce lieu serait le berceau de *L'Œil*. De grands espaces éclairés de baies vitrées, à travers lesquelles le soleil de juin allumait les poussières en suspension, incendiait les charpentes d'aluminium, faisait flamboyer les surfaces immaculées des murs. Dans cet embrasement général, le spectacle des ouvriers s'affairant aux dernières finitions fit place en moi à la vision d'une salle de rédaction dans l'effervescence d'un bouclage. Un tableautin naïf grouillant de vie, bruisant de clameurs : cravates dénouées, manches retroussées, mégots mâchonnés, et tout le reste : *L'Œil international* en plein travail.

Mon hallucination se dissipa et j'eus à nouveau devant moi le représentant de l'agence immobilière qui bissait le meilleur couplet de son boniment :

« Trois cent cinquante mètres carrés de terrasse, dont vous aurez la jouissance exclusive si vous prenez la totalité du lot... et sans payer un centime de plus, car elle est incorporée aux parties communes. Une aubaine. »

De cette terrasse dominant Paris allaient donc s'élanter nos succès. Je croyais déjà entendre le brouhaha d'une de ces libations qui arrosent les minuscules événements de la vie d'un journal, éclats de voix, tintements de verres, beugle-

ments à la santé du confrère – échos frivoles des soubresauts de la planète. Les plus antiques rituels de la presse, ses secrets et ses formules nous seraient bientôt familiers. *L'Œil international* nous livrerait les clés du royaume.

Nous nous étourdirions des prestiges de notre nouveau métier : à travers le prisme de nos analyses, les événements les plus enchevêtrés deviendraient de limpides abstractions que nous accommoderions à notre façon pour en renvoyer vers nos lecteurs une image épurée, expliquée, légendée. Inoffensive.

Nous poserions sur les convulsions de la planète le regard impassible du chirurgien découvrant les viscères avariés de son patient. Tranchant de tout, nous irions par lignes droites et angles aigus dans les sinuosités de l'actualité. La vérité ne tarderait pas à paraître, bonne camarade toujours ponctuelle au rendez-vous du bouclage. À défaut, nos propres lumières feraient l'affaire. Le sacerdoce du journaliste a ses menus bénéfices.

« Vous disposerez de cinq places de parking... si ce n'est pas suffisant, je pourrai peut-être vous arranger ça, poursuivait l'escroc en appuyant sa suggestion d'une grimace horrible.

— Je pense que nous allons faire affaire. Je vais appeler mon associé. »

★ ★
★

D'une cabine, j'avais téléphoné à Paul afin qu'il me rejoignît au restaurant des Palmes tout proche, dont le décor déroulait en polychromies chatoyantes d'intrigantes promesses balnéaires. Ce coin de Ménilmontant semblait avoir été reconstitué pour les besoins d'un cinéaste féru de réalisme poétique. Un lacs de rues et de ruelles aux noms imagés qui serpentaient à flanc de colline, coupé de rampes escarpées, de volées de marches périlleuses ; un décor d'ateliers poussiéreux, de boutiques ténébreuses dont les ensei-

gnes fanées annonçaient en calligraphies désuètes : Modes, Fleurs & Plumes, Aux Papiers Enchantés, Marbres & Monuments Funéraires. Je livre cela pour mémoire, car ma surexcitation avait congédié le pittoresque de l'environnement pour n'en retenir que l'essentiel : ce quartier de Paris allait abriter la naissance de *L'Œil*, premier hebdomadaire français d'actualité internationale, dont le rayonnement illuminerait bientôt le monde, par-delà les toits, par-delà les frondaisons du Père-Lachaise.

Paul arriva avec un retard raisonnable. Il me faisait face tandis que je lui décrivais ma découverte, alternant déloyalement les informations objectives et les appréciations personnelles.

Comme descendue d'un battement d'ailes du plafond céruléen, une radieuse créature rousse apparut bientôt. Une légère coquetterie embuait son regard d'une langueur amoureuse. Cet enchantement cessa lorsqu'elle rompit le silence d'une voix suraiguë, dont l'autorité attestait que nous étions en présence de la maîtresse des lieux. Son mari et elle venaient de racheter le restaurant des Palmes, qui s'honorait de l'honnête clientèle du quartier : M. Lagarde, retraité de l'enseignement secondaire. Le vieux Gérard. Les demoiselles Patin. Cuisine traditionnelle. Produits frais. C'est pas comme à côté. Ainsi se présenta Sylvie en prenant notre commande, qu'elle glapit à l'intention de son mari, dont la toque imposante et le visage congestionné remplissaient l'ouverture de l'impraticable cambuse, en face de nous.

« Le représentant de l'agence nous attend sur place à 2 heures. Il peut faire préparer le bail pour demain », indiquai-je à Paul.

Sylvie déposait devant nous deux kirs royaux en offrande de bienvenue.

« Vous êtes nouveaux dans le quartier ? »

Nous comprîmes que nous n'aurions aucun répit tant que sa curiosité ne serait pas satisfaite. Paul se chargea de lui

livrer quelques éléments d'information sur nos personnes et nos projets.

« Des journalistes ! Des journalistes ! Mais j'en ai chez moi ! » s'exclama-t-elle d'un ton effaré comme si elle découvrait une invasion de cafards dans sa cuisine. Elle disparut et revint bientôt en brandissant une liasse de feuillets ronéo-tés. *Les Annales des Compagnons de l'ombre du sépulcre* relaient avec un luxe de détails burlesques les expériences d'une inoffensive association de spirites, disciples d'Allan Kardec, comme il devait en fleurir beaucoup aux alentours du cimetière.

« Ils se réunissent dans la petite salle du fond tous les jeudis soir. Je leur parlerai de vous. Si on n'aide pas les jeunes... Mais j'ai du monde, vous m'empêchez de travailler. »

Paul achevait de faire disparaître une andouillette à grands claquements de mâchoires, un plat que la température ambiante contre-indiquait absolument. Je me gardais du mieux que je pouvais des projections de sauce moutarde, dont la zone d'impact progressait dangereusement vers moi. Cette voracité m'effrayait et m'intriguait. Paul n'était vraiment lui-même qu'au restaurant. Les grandes tablées bruyantes et enfumées, l'animation déchaînée des conversations, l'insolence des garçons, la familiarité canaille des serveuses, la débâcle des assiettes et des bouteilles sur les nappes maculées, cette épaisse chaleur de brasserie étaient l'élément où s'épanouissait par excellence sa généreuse convivialité. Les événements majeurs de son existence, ses résolutions, ses amours et ses amitiés trouvaient leur origine à table. Il y convoquait le monde pour qu'il assiste à l'accomplissement de son destin, jouant tour à tour le voleur de feu, le héros qui risque son existence pour une chimère, comme un acrobate de fête foraine lance son monocycle par-dessus l'abîme, ou encore le desperado flamboyant de l'amour. Son impatience réclamait toujours un public acquis à sa cause. C'est parmi l'une ou l'autre de ces assemblées de rencontre qu'il recrutait les complices de ses entreprises, comme le prestidigita-

teur choisit ses victimes dans le public. Il les étourdissait de ses lubies jusqu'à ce qu'ils lui prêtent allégeance selon un rituel grandiloquent, où les toasts répondaient aux déclarations d'éternelle fidélité : et l'instant présent s'agrandissait des promesses de l'Aventure.

Je fus l'un des élus. Ou plutôt, l'une des victimes de son histrionisme frénétique.

★ ★
★

Deux ans auparavant, dans une taverne proche de la place de la République à l'enseigne de La Saucisse d'Or, il m'avait enrôlé et adoubé pour *L'Œil*. C'était soir de choucroute. Une longue table de voyageurs de commerce, enchaînés bras dessus, bras dessous, commençait à osciller latéralement, beuglant des refrains braillards. Des flonflons de kermesse bavaroise dégoulaient des haut-parleurs. Paul considéra cette beuverie d'un œil morne, posa sa chope, rota et laissa tomber :

« Nous allons le faire, ce journal ! »

L'Œil nous offrait enfin un idéal : car quoi que nous pensions penser du milieu frelaté des médias, créer notre propre journal représentait avant tout un geste esthétique par lequel nous prendrions possession du monde, en vrac, avec ses six milliards de bipèdes maladroits, ses météores, ses vapeurs et ses humeurs, pour assumer envers lui une responsabilité dérisoire mais, à sa façon, complète. Là résidait l'énormité de nos prétentions : les rois, roitelets et tyranneaux de village, les ministres et ministricules, les apprentis sorciers, les technocrates en rupture de réel ; mais aussi les volcans plus ou moins éteints, les dérèglements climatiques, les virus mutants, les monnaies erratiques... cette agitation irresponsable devrait désormais compter avec nous.

Lancer *L'Œil*, c'était aussi donner naissance à une communauté invisible et innombrable : celle de nos lecteurs. Ils attendraient chaque parution dans la ferveur et l'impatience,

traceraient leur propre chemin à travers nos pages et nos colonnes, s'attacheraient à *L'Œil* par un filet d'habitudes inconnues de nous, mais qui feraient entrer notre création dans la diversité profuse de la vie : autant d'exemplaires diffusés, autant d'expériences et de pratiques différentes. Dès sa sortie des presses, notre œuvre se trouverait de nouveau démultipliée sur un miroir aux milliers de facettes : les consciences de nos lecteurs sur lesquelles, fugitivement, nous régnerions.

Pourquoi cette agréable fiction qui, jusqu'alors, ne faisait qu'égayer nos conversations, puis se dissipait comme fumée, se résolut-elle ce soir-là, dans le brouhaha de La Saucisse d'Or, en un serment sacré ?

Nous venions de passer la trentaine et notre parcours professionnel rencontrait un vide insondable. Associés depuis trois ans au sein de Josselain & Leverne Communication, dont nous étions les cogérants et les seuls salariés, nous réalisions des prestations de conseil pour des entreprises de presse. Disons, pour simplifier, que nous travestissions en visions stratégiques lourdement facturées les plus pâles déductions du bon sens : refonte de magazines, campagnes promotionnelles, audits et diagnostics, applications des nouvelles technologies de l'information. Nous commençons à jouir d'une notoriété enviable dans un petit cercle où la réputation, en ces fracassantes années quatre-vingt, était par bonheur rarement mesurée à l'aune du mérite et de la réussite, mais le plus souvent à la rumeur élogieuse dont elle se faisait précéder avec tambours et trompettes, et qui se propageait de cocktails en dîners grâce aux bons offices d'intermédiaires complaisants. Bref, nous avons le vent en poupe.

Mais l'enthousiasme nous avait quittés. La semaine précédente, nous avons achevé une mission pour le compte d'un grand magazine qui nous avait laissé un goût amer. Notre client était le sponsor principal d'un rallye qui envoyait chaque année des centaines de machines absurdes s'affronter sur les pistes d'Afrique. Nous avons conçu à sa

demande un service permettant aux amis et aux supporters des coureurs de leur faire parvenir des messages d'encouragement jusque dans les bivouacs les plus improbables. « La Messagerie du Désert » s'appuyait sur une logistique démesurée. Elle conjugait les miracles de la *télématique*, des transmissions électroniques et satellitaires, et les efforts indigènes de dizaines de pauvres diables s'épuisant nu-pieds à travers dunes et savanes. Cette ruineuse fantaisie était financée par de grandes marques dont les couleurs s'épanouissaient en banderoles criardes à chaque village que traversait la caravane pétaradante, fumigène et occasionnellement meurtrière.

L'arrivée du rallye à Dakar, à laquelle nous fûmes conviés pour notre confusion, donna lieu à un grotesque sabbat : acrobaties d'hélicoptères au-dessus des populations en liesse, tohu-bohu des véhicules promotionnels semant leur bimbeloterie à son de trompes, escouades piaillantes de pom-pom girls autour des équipages cabossés et poussiéreux. Un triomphe applaudi par des invités triés sur le volet qui achevaient de festoyer à l'abri des tentes : malappris enrichis dans l'imagerie publicitaire, affairistes odieusement bronzés, épouses de footballeurs, journalistes en rupture d'éthique, et toutes les variétés d'aigrefins qui prospèrent sur la frontière indécise des médias et du show-business. Ils entouraient de prévenances ostentatoires un souriant tétraplégique, concurrent malheureux, mais bon joueur, de l'année précédente.

Ces êtres que nous côtoyions avec indifférence, qu'il nous arrivait même de trouver agréables dans l'insouciance de nos occupations parisiennes jetaient ici le masque – en nous tendant un miroir. Après tout, n'étions-nous pas de la même famille ? Comme eux, nous ne faisons que réfléchir les frivolités d'un milieu mené par le goût de l'argent et des plaisirs.

Mais notre honte ne suffirait pas à nous absoudre. Il y fallait des résolutions, des actions, des œuvres : *L'Œil international* nous offrirait le moyen de rompre en visière avec cette société de parasites et d'assurer notre salut.

Le 29 février 1988, nous scellâmes notre pacte d'un vigoureux choc de chopines.

★ ★
★

Sylvie revenait avec nos cafés. La salle s'était remplie de la clientèle des habitués, petits vieux solitaires à leur table, employés des rares bureaux environnants qui jacassaient avec entrain.

Paul et moi récapitulâmes le calendrier :

« L'immeuble est livré le 1^{er} juillet. Cocktail général avec nos actionnaires et nos amis le 2. Installation pendant l'été. Recrutement de l'équipe entre le 1^{er} août et fin septembre. Numéros à blanc tous les jeudis d'octobre. Lancement le 8 novembre 1990. »

Tel un grand vaisseau dont notre terrasse eût formé le pont supérieur, l'immeuble flambant neuf étageait ses surfaces carrelées et ses baies vitrées entre la rue Raoul-Dufy et la rue Soleillet, à flanc de colline, avec à tribord la rampe escarpée de la rue des Partants et sa rangée édentée de masures étançonnées, dont il était séparé par un terrain vague entouré de palissades. Comme nous nous étonnions de cette friche en plein Paris, le représentant de l'agence, revenu rouge brique de son déjeuner, anéantit d'un geste d'apocalypse les ambitions d'un grand groupe immobilier d'édifier sur celle-ci un ensemble de bureaux et de commerces. Après cinq ans de procédure, le terrain était toujours occupé dans sa partie supérieure par un taudis branlant défendu comme une forteresse par ses occupants misérables et une association de riverains, soutenus par quelques professionnels des droits de l'homme et du porte-voix. Nous pouvions voir des Africaines en boubou, surchargées d'enfants, se relayer pour la corvée d'eau au robinet situé à mi-côte.

L'hôtel d'activités Paris-Avenir Soleillet portait haut les ambitions de ses promoteurs de recréer un pôle d'industrie dans cet environnement déshérité. La volonté municipale le

destinait en effet à accueillir de petits ateliers spécialisés : fonderie, façonnage, travail des métaux, photogravure cohabiteraient ici dans une aimable utopie, un charmant conservatoire des métiers que les plans d'urbanisme avaient chassés sans ménagement du quartier depuis le début de sa rénovation dans les années cinquante. Les édiles bienveillants s'enchaînaient sans doute de la vision de cette petite ruche bruissant d'activités pittoresques et salissantes, que leur générosité sauvait de l'extinction.

Seul le troisième et dernier étage, réservé aux bureaux, échappait à ce noble dessein. Les futurs locaux de *L'Œil* se composaient de deux ensembles disjoints, situés de part et d'autre de la terrasse. À droite en sortant de l'ascenseur, le plus vaste se distribuait en trois grandes pièces. Elles accueilleraient la rédaction du journal. La salle de rédaction elle-même, ouvrant de plain-pied sur la terrasse, à l'aplomb de la rue des Partants et du terrain vague, communiquerait sur la même façade avec le secrétariat de rédaction, lequel se prolongerait naturellement par l'atelier de maquette et de fabrication.

À l'autre extrémité, trois bureaux de plus petite dimension hébergeraient l'administration du journal, sur laquelle je régnerais. Ainsi géomètres et saltimbanques pourraient-ils se contempler dans une mutuelle incompréhension de part et d'autre du glacis formé par la terrasse.

« Messieurs, j'organise une séance de signature avant la fin de la semaine », déclara pompeusement l'agent immobilier, ravi de cette affaire rondement menée. Un soleil de plomb écrasait la terrasse. Un voile d'air brûlant ondoyait autour de nous, et la ville étendue à nos pieds s'enveloppait d'une brume lumineuse d'où montait une sourde rumeur.

Paul et moi étions accoudés à la balustrade. Paris s'offrait à nous. Dans ce grand chaudron fumant, nous allions enfin donner vie à notre création, après deux années d'efforts où l'espoir avait alterné avec le découragement.

II

La gestation de *L'Œil international* avait été longue et douloureuse. Après avoir pris, à La Saucisse d'Or, la décision de lancer notre journal, notre premier soin fut de nous mettre en société. Il fallait arracher notre projet à son état natif, soupe originelle faite de vaticinations et de discussions sans fin. La création d'une entreprise eut ce pouvoir de catalyse : elle nous obligea à immoler notre modeste pécule, et nous astreignit à un faisceau d'obligations bien réelles. En ce bouillonnant mois de mai 1988, *L'Œil international* SARL fut muni d'un capital de cent mille francs, et d'un objet social qui englobait dans un orbe majestueux des ambitions éditoriales illimitées : sous toutes formes, sur tous supports, par tous moyens et en tous pays.

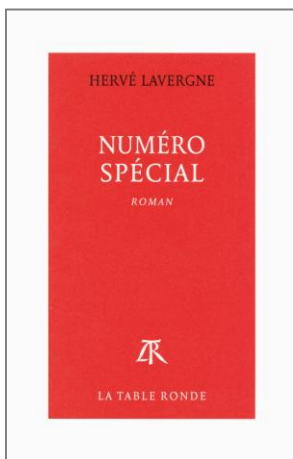
Grâce à Josselain & Leverne Communication, notre activité d'origine, nous disposions rue du Marché-Saint-Honoré d'un petit local, et de moyens bureautiques qui propageraient dans le microcosme des médias parisiens nos pompeuses professions de foi.

Notre objectif était de rassembler dans le meilleur délai les fonds nécessaires au lancement du journal, qu'une première estimation chiffrait évasivement à une dizaine de millions de francs. La réticence cauteleuse de notre banquier à nous prêter de quoi constituer notre modeste mise de départ nous dissuada de poursuivre dans cette voie.

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
EN AVRIL 2011 POUR LE COMPTE DES
ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE.

Dépôt légal : mai 2011.
N° d'édition : 180394.
N° d'impression : •••••

Imprimé en France.



Numéro spécial Hervé Lavergne

Cette édition électronique du livre
Numéro spécial de *Hervé Lavergne*
a été réalisée le 24 juin 2011
par les Éditions de La Table Ronde.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en avril 2011
par Floch à Mayenne
(ISBN : 9782710367857)
Code Sodis : N479334 - ISBN : 9782710367871
Numéro d'édition : 180394